

des fortifications et de la tactique; Gausnier, de la coupe des pierres; d'Argenville, du jardinage et de l'hydraulique; l'ingénieur Bellin, de la marine; le docteur Tarin, de l'anatomie et de la psychologie; le célèbre Louis, de la chirurgie; Malouin, de la chimie; Blondel, de l'architecture; J.-B. Leroy, de l'horlogerie et de la description des instruments astronomiques; de Vandenessé, de la médecine pure; Landois, des articles de peinture, de sculpture et de gravure. A cette liste, il faut ajouter Cahusac, Lemonnier, Falconnet, d'Hérouville, Morand, de Prades, Deslandes, Le Romain, Venelle, Rogeau, Prévost, Buisson, La Brassée, Donet, Borrat, Pichard, Bonnet, Laurent, Papillon, Fournier, Miel, Charpentier, Favre, Mabelle, Devienne, etc., qui, pour des travaux de moindre importance, devaient apporter à l'œuvre commune le concours de leurs lumières et de leur talent. La grammaire et la philologie étaient confiées à Dumarsais, ce savant célèbre qui avait adressé cette question à un grand seigneur qui lui proposait l'éducation de ses enfants : « Dans quelle religion faudra-t-il que je les élève? » Voilà les hommes dont Diderot s'était entouré pour édifier l'*Encyclopédie*. Il nous semble, à un demi-siècle de distance et dans un autre ordre d'idées, assister à l'épopée impériale, et voir la grande figure de Napoléon en compagnie de Kléber, Desaix, Masséna, Lannes, Ney, Murat, Berthier, Augereau, Moncey, Davoust, le prince Eugène, Soult, Bernadotte. Seulement, ici, la force s'appelle le canon; là, c'était l'artillerie autrement irrésistible de la pensée.

Parlons encore un peu de Diderot, avant de montrer ce géant dans l'accomplissement de ses immortels travaux. C'était une tête vraiment extraordinaire que celle de ce puissant penseur. Dans un jour de découragement et d'orgueil, J.-J. Rousseau s'écria que la nature avait brisé le moule dans lequel elle l'avait fait. Ce mot s'appliquerait plus justement encore à Diderot. Il ne ressemblait à aucun autre, et aucun autre peut-être ne lui ressemblera. Lui seul, dans son siècle, avait une trempe d'âme et de génie assez forte pour ne pas succomber sous le poids d'une tâche aussi pesante, et qui l'occupa sans l'absorber pendant près de trente années. Initié à toutes les sciences de son temps, doué d'une incroyable puissance d'intuition qui lui permettait d'apprendre avec rapidité ce qu'il ignorait, possédant une facilité merveilleuse de parole et de style, une fécondité et une facilité presque sans exemple, il n'était étranger à aucune des idées que peuvent embrasser les connaissances humaines. Mécanique, géométrie, mathématiques, philosophie, théologie, morale, recherches d'érudition, arts, musique, poésie, théâtre, métaphysique, philologie, tout était de son domaine. Les contemporains ne pouvaient se lasser d'admirer la puissance de ce cerveau toujours en travail de conception et d'enfantement. « C'était, dit Grimm, la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé. Métaphysique subtile, calcul profond, recherches d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité; quelque divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachait avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité. » De son côté, Voltaire écrivait à Thiriot (19 nov. 1760) : « Tout est dans la sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. » On connaît aussi ce beau mot des *Confessions*, nobles paroles d'un ennemi resté impartial : « A la distance de quelques siècles du moment où il a vécu, Diderot paraîtra un homme prodigieux; on regardera de loin cette tête universelle comme nous considérons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote. » Avec un tel génie, il lui fallut encore une persévérance et un courage inébranlables pour diriger et mener à bien une aussi vaste et aussi difficile entreprise, braver les clameurs, les injures, les menaces, les dénonciations, et risquer vingt fois la perte de sa liberté et peut-être même de sa vie.

Outre ses talents incomparables et son énergie morale, Diderot se recommandait encore par la noblesse du caractère : bon, sensible, généreux, passionné pour sa famille et ses amis; accueillant, consolant et assistant de sa plume ou de sa bourse tous les malheureux, connus ou inconnus, qui se présentaient à lui; pleurant à la vue ou au récit d'une belle action, à la lecture d'une belle page; l'âme ouverte à tous les enthousiasmes et à toutes les nobles pensées; simple dans ses mœurs, pauvre et content de sa pauvreté, sans ambition, sans envie, et réalisant dans une certaine mesure l'idéal du philosophe et de l'homme de bien. Dans le commerce de la vie, il se faisait aimer par toutes les qualités qui le distinguaient comme écrivain : un abandon plein de charme, la naïveté, la bonhomie, la sincérité des sentiments, l'élan, l'enthousiasme, la spontanéité, la verve inépuisable, l'originalité et l'éloquence. J.-J. Rousseau ne pouvait s'en détacher; Diderot exerçait sur lui, comme Rousseau l'a écrit lui-même, une sorte de fascination. Leur amitié dura près de trente ans, et l'ours de Genève ne se sépara de Diderot qu'après avoir rompu en visière avec tout le genre humain.

La facilité plus qu'généreuse avec laquelle Diderot mettait sa plume, son génie et son temps au service de tous ceux qui venaient le solliciter est demeurée célèbre, et l'histoire de la littérature n'en offre pas un pareil exemple. Morceaux de critique, de philosophie, sermons, dissertations de peinture, de sculpture, de musique; discours, épîtres dédicatoires : on obtenait tout de son infatigable complaisance. Souvent victime d'intrigants, de fripons et même d'espions, il ne se lassa jamais de rendre service au premier venu qui l'implorait ou qui l'exploitait. On sait aujourd'hui qu'il écrivit pour son ami Raynal une bonne partie de l'*Histoire philosophique des Indes*. Effrayé lui-même des traits brûlants qu'il répandait dans cet ouvrage : « Qui osera signer cela? disait-il à Raynal. — Moi, moi, répondait l'abbé; et allez toujours. » Grimm, qui

empruntait tout à ses amis, lui ayant demandé, pour sa correspondance d'Allemagne, un compte rendu de l'exposition de peinture, n'attendait qu'une simple lettre. Diderot prit, suivant sa pittoresque expression, le *tablier de la boutique*, et rédigea en quelques jours un volume plein d'idées neuves, originales, et pétillant d'une verve qui n'était qu'à lui. Il continua ce travail pendant plusieurs années, et ces feuillets, jetés comme au hasard et en se jouant au milieu d'une correspondance, devinrent ces *Salons* qui sont restés le modèle de tous ceux qu'on a faits depuis, et probablement de tous ceux qu'on fera dans la suite. Il serait impossible d'énumérer tous les services de cette espèce qu'il rendit à une infinité de personnes : littérateurs, musiciens, peintres, architectes; jusqu'à des *leçons de clavecin*, qu'il composa pour lancer un musicien pauvre, de ses amis; jusqu'à des projets d'architecture, jusqu'à des pétitions, qu'on venait implorer de son étonnante facilité et de son incroyable bonhomie; enfin, jusqu'à des sermons, qu'il composait pour un abbé prédicateur qui avait plus de faconde que de style. Ainsi, il était la ressource de tous les gens embarrassés. Nul n'a jamais prodigué avec une plus royale insouciance les trésors de son intarissable esprit. Il était si universellement connu sous ce rapport, qu'il vit un jour arriver chez lui un homme qui le pria de lui rédiger un *avis pompeux au public*, pour annoncer une pommade qui faisait croître les cheveux. « Mon père, dit à ce sujet M^{me} de Vandeuil, en rit du meilleur cœur, mais il rédigea l'avis. »

Non-seulement la plume de Diderot était au service du premier venant, mais ses conversations, sa parole, son éloquence, qu'il semait à tous les vents, et que chacun recueillait comme une manne précieuse. Chaque soir, après un travail de galérien, il s'en allait passer quelques heures au café Procope, ce cénacle, ou plutôt ce pandémonium de l'intelligence; il s'asseyait sur un banc, au fond de la salle du rez-de-chaussée, toujours à la même place. Tous ses amis l'attendaient et accueillaient, avec une sorte d'épanouissement, cette large, bonne, franche et intelligente figure. A peine assis, Diderot s'emparait de la conversation, qui devenait sienne, mais simplement, tout uniment, sans orgueil, sans forfanterie, sans ostentation; les idées rayonnaient de ce foyer toujours enflammé; tous les esprits étaient tendus, toutes les oreilles attentives. Quelques-uns prenaient des notes, saisissaient au passage un canevas, un plan, une idée, et, le lendemain, Diderot ne paraissait nullement surpris et encore moins froissé de lire, dans toutes les feuilles publiques, des pensées, des articles tout entiers qui n'étaient pas signés de son nom, et en lisant ces petits larcins littéraires, saisis *au vol*, l'excellent homme souriait; c'était là toute sa vengeance. Il nommait plaisamment ce mouvement de satisfaction *ses droits d'auteur*. On peut tirer une conclusion physiologique de ces anecdotes, qui ne sont futiles qu'en apparence : le chêne est dans le gland, et à vingt ans de distance, l'étonnant vulgarisateur du café Procope était le même que le fils du coutelier de Langres, qui composait les devoirs de ses jeunes condisciples du collège des jésuites, et qui applaudissait de tout son cœur aux prix que sa complaisance leur avait valus.

Enfin l'*Encyclopédie* marchait; on était en 1751, et le premier volume était sur le point de paraître. Les plus hauts encouragements affluaient de tous les points de l'Europe; mais déjà de sourdes rumeurs grondaient autour de l'œuvre. En face du camp de la pensée libre s'était formé un parti soi-disant religieux. « Sous les yeux de l'Europe attentive, dit M. Génin, la lutte se trouva ouverte entre l'esprit de progrès et l'esprit de résistance; l'un avait pour soi la force du talent, l'autre la force du pouvoir. » Les jésuites, qui cherchent à se glisser partout où ils prévoient la puissance, et qui, avec l'instinct qui les caractérise, pressentaient les futures destinées de l'œuvre nouvelle, avaient cherché à s'introduire au sein de l'*Encyclopédie*; ils savaient qu'une forteresse est à moitié rendue quand l'ennemi a des intelligences dans la place; ils avaient donc demandé à travailler pour la partie théologique; leur concours avait été repoussé. Les jansénistes vinrent à leur tour; ils n'eurent pas plus de succès. Une personnalité comme celle de Diderot ne pouvait permettre aucune immixtion dans une œuvre qui devait refléter son être tout entier. Alors commencèrent les persécutions : jésuites et jansénistes se rangèrent pour la première fois sous le même drapeau, et leur cri de ralliement fut *impiété et irréligion*. De là cette lutte homérique que Diderot seul devait soutenir jusqu'au bout, et qui l'a fait comparer à Ajax se tenant ferme sur son rocher; malgré les assauts des vagues en furie. La cabale n'attendit même pas l'apparition du premier volume pour commencer l'attaque : un certain Chaumeix, ancien convulsionnaire de Saint-Médard, fit paraître ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; vint ensuite la *Religion vengée ou Réfutation des auteurs impies*, en 20 vol., par un récollet nommé Hayer. Le jésuite Chapelain, prêchant devant Louis XV, fulmina contre l'œuvre des philosophes; le théatin Boyer, ancien évêque de Mirepoix et inventeur des billets de confession, se mit aussi de la partie; ce ne furent bientôt plus que clameurs, dénonciations calomnieuses, persécutions de toute espèce, pamphlets injurieux dans lesquels Diderot était désigné comme l'Antechrist, et l'*Encyclopédie* comme la bête de l'Apocalypse; enfin, la lumière dut s'éclipser momentanément devant les ténèbres, et, le 7 février 1752, un arrêt du Conseil du roi supprima les deux volumes publiés, comme renfermant des maximes tendantes à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à relever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion et de l'incrédulité. L'impression resta suspendue pendant près de dix-huit mois. Cependant l'indomptable activité de Diderot reprit bientôt le dessus et parvint à aplanir tous les obstacles. Enfin, cinq nouveaux volumes avaient paru et sept étaient en vente, lorsqu'un second arrêt du 8 mars 1759 révoqua tout à coup le privilège.

Mais laissons Voltaire nous raconter ces vicissitudes. « Plusieurs volumes avaient déjà paru, à la satisfaction du public. Les articles composés par ceux qui présidaient à l'ouvrage avaient surtout l'approbation universelle. Le livre était muni de toutes les formalités qui en assuraient le débit. Les souscripteurs de tous les pays de l'Europe, qui avaient avancé leur argent, le croyaient en sûreté sous la sauvegarde du sceau du roi, et se flattaient de recevoir sans difficulté le prix de leurs avances; car si, de la part des auteurs, cet ouvrage était un service gratuit rendu à l'esprit humain, ce service était, entre les souscripteurs et les libraires, une convention d'intérêt à laquelle on ne pouvait manquer. L'envie se déchaîna et arma bientôt le fanatisme. Ces deux ennemis de la raison et des talents dénoncèrent au Parlement de Paris un dictionnaire qui ne semblait pas devoir être l'objet d'un procès, et qui, d'ailleurs, étant revêtu du sceau de l'approbation royale, paraissait devoir être hors de toute atteinte. Les jésuites furent les premiers à poursuivre, autant qu'ils le purent, ce grand ouvrage, parce qu'ayant demandé à faire les articles de théologie, ils avaient été refusés. Les jésuites ne se doutaient pas alors qu'ils seraient bientôt proscrits par ces mêmes parlements qu'ils voulaient engager sous main à s'armer contre l'*Encyclopédie*. Les jansénistes firent ce que les jésuites avaient voulu faire; ils s'aperçurent que tous ceux qui voulaient bien consacrer leurs travaux à ce dictionnaire, regardant l'impartialité comme leur première loi, n'étaient ni pour les jésuites ni pour les jansénistes, et que, s'étant dévoués uniquement à la recherche de la vérité, ils excitaient l'horreur contre le fanatisme. Ainsi deux partis acharnés l'un contre l'autre se réunirent, à peu près, si on peut le dire, comme des voleurs suspendent leurs querelles pour ravir les dépouilles. Ils prirent le masque ordinaire de la piété; ils dénoncèrent plusieurs passages; et, par un raffinement de méchanceté dont il n'y avait point eu d'exemples dans les controverses les plus furieuses, n'osant reprendre dans le dictionnaire de l'*Encyclopédie* certains articles qui les effarouchaient, ils accusèrent les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour; ils prétendirent que les renvois d'une matière à une autre étaient mis à dessein de répandre, dans les derniers tomes, le poison qu'on ne pouvait trouver dans les premiers. Ils s'élevèrent ainsi contre des articles de la théologie la plus orthodoxe, les croyant composés par ceux qu'ils voulaient perdre. Comment le Parlement pouvait-il juger sept volumes in-folio déjà imprimés et préjuger ceux qui ne l'étaient pas? Les accusateurs remirent leur mémoire entre les mains d'un avocat général (Omer Joly de Fleury), qui avait encore moins le temps d'examiner ce prodigieux détail d'arts et de sciences que nul homme ne peut embrasser. Ce magistrat eut le malheur d'en croire les mémoires calomnieux qu'il avait reçus, et de former sur eux son réquisitoire. Ces mémoires attaquaient surtout l'article *AME*, que l'on croyait composé par des philosophes que l'on voulait rendre suspects. L'article fut dénoncé comme établissant le matérialisme; il se trouva qu'il était d'un licencié de Sorbonne reconnu pour très-orthodoxe, et que, loin de favoriser le matérialisme, il le combattait jusqu'à s'élever contre le sentiment de Locke, avec plus de piété que de philosophie. Cette méprise singulière fut bientôt reconnue du public; mais ce ne fut qu'après l'arrêt du Parlement qui établit des commissaires pour rectifier l'ouvrage, et qui cependant en défendit le débit. Le public n'en espéra pas moins qu'il jouirait enfin d'un ouvrage d'autant plus attendu qu'il était persécuté. »

En même temps, Pompignan attaquait les philosophes jusqu'au sein de l'Académie. Fréron, dans l'*Année littéraire*; l'avocat Moreau, dans ses *Cacouacs*; Palissot, dans ses *Petites Lettres*, ne cessaient de les harceler et d'appeler sur eux les rigueurs du pouvoir. Fort de la protection de M^{me} de Robecq, et par conséquent de M. de Choiseul, Palissot osa produire, en plein théâtre, une satire impudente et scandaleuse, où il jouait les philosophes en général, et particulièrement Diderot, dont le nom était à peine déguisé en celui de Dortidius. Comme toujours, dans le danger, les soi-disant amis se cachèrent, les tièdes blâmaient, les timides se taisaient; seule, la voix éloquente et généreuse de Voltaire se fit encore entendre en faveur de l'*Encyclopédie*, dans ses correspondances privées et dans ses œuvres publiques. Le 25 avril 1760, il écrivait à M^{me} d'Épinay : « Les serpents appelés jésuites et les tigres appelés convulsionnaires se réunissent tous contre la raison, et ne se battent que pour partager entre eux ses dépouilles. » Il adjurait ensuite Diderot d'abandonner une patrie ingrate, d'accepter les offres de l'impératrice de Russie et d'aller finir dans ce pays, à peine sorti des langes de la barbarie, le monument de civilisation que repoussait cette France, pour laquelle il avait été édifié. Il envoya même un mémoire anonyme à Diderot, dans lequel il lui faisait entrevoir le bûcher du chevalier Labarre, brûlé à dix-huit ans pour avoir chanté une chanson de corps de garde et s'être refusé à saluer une procession de capucins. A ces exhortations, le courageux philosophe, qui avait reconnu la plume brûlante de son ami, répondit par cette admirable lettre que nous voudrions citer en entier, dans laquelle il lui disait : « Je sais bien que, quand une bête féroce a trempé sa langue dans le sang humain, elle ne peut plus s'en passer; je sais bien que cette bête manque d'aliments, et qu'elle va se jeter sur les philosophes; je sais bien qu'elle a jeté les yeux sur moi, et que je serai peut-être le premier qu'elle dévorera; je sais bien qu'un d'entre eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant qu'on ne brûlera que des livres; je sais bien qu'il peut arriver, avant la fin de l'année, que je me rappelle vos conseils et que je m'écrie : O Solon! Solon!... Et que voulez-vous que je fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en renonçant à tout ce qui me la rend chère? Et puis, je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés et qu'il n'y a plus de fanatiques. Si, connaissant toute la férocité de la bête, nous balançons à nous en éloigner, c'est

par des considérations dont le prestige est d'autant plus fort qu'on a l'âme plus honnête et plus sensible. Nos entours sont si doux (il parlait de sa famille, dont il était adoré), et c'est une perte si difficile à réparer! » Ces mots rappellent le cri sublime de Danton, avec lequel, du reste, Diderot offre plus d'un rapport : « Est-ce qu'on emporte sa patrie à la semelle de ses souliers! »

C'est ici le lieu de rapporter une anecdote, racontée par Voltaire en 1774, et qui indique quelle fut, dans les hautes régions de la société, l'impression produite par la brutale suppression de l'*Encyclopédie* :

« Un domestique de Louis XV me conta qu'un jour, le roi, son maître, soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse, ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre, de fer et de charbon. Le duc de La Vallière, mieux instruit, soutint que, pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une seule partie de soufre et une de charbon sur cinq parties de salpêtre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

« — Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernais, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes et à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

« — Hélas! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit M^{me} de Pompadour; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

« — C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté ait confisqué notre Dictionnaire encyclopédique, qui nous a coûté à chacun cent pistoles; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

« Le roi chercha à justifier sa confiscation en lui donnant le caractère d'une suspension : il avait été averti que ces gros volumes in-folio, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France, et il avait voulu savoir par lui-même si le fait était vrai, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya, sur la fin du souper, chercher un exemplaire par trois garçons de la chambre, qui l'apportèrent avec bien de la peine. On vit à l'article *POUDRE* que le duc de La Vallière avait raison; et bientôt M^{me} de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la poudre qui sortait du *murex*, et que, par conséquent, notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne et plus de cochenille dans celui de France. Elle vit comment on lui faisait ses bas au métier, et la machine de cette manœuvre la saisit d'étonnement.

« — Ah! le beau livre! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles, pour le posséder seul et pour être le seul savant de votre royaume.

« Chacun se jetait sur les volumes, comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse; chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y trouver la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de la couronne.

« — Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre!

« — Eh! ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de Nivernais, que c'est parce qu'il est fort bon? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

« Pendant ce temps, on feuilletait, et le comte de Coigny dit tout haut :

« — Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts et de les transmettre à la postérité. Tout est ici : depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons; depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie* ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien, si vous voulez, mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

« — On dit pourtant, répartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

« — Sire, reprit le comte de Coigny, il y avait à votre souper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts?

« Le roi sentit toute la force de cet argument; chacun reprit son livre. Ce fut un beau jour.

« L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues. Ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions; l'ignorance en cela est très-savante. Qu'arriva-t-il? Les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français, proscrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cent mille écus. »

C'est alors qu'au milieu de ces contrariétés, quand sept volumes avaient paru (1758), d'Alembert, moins fortement trempé que son infatigable collaborateur, se retira, « excédé des avanies et des vexations, » comme il le dit lui-même, laissant Diderot faire seul face à l'orage. La fille de ce dernier, M^{me} de Vandeuil, attribue la retraite de d'Alembert à la cupidité; mais, outre que rien ne justifie cette assertion, un tel procédé, qui eût été aussi lâche qu'odieux, n'eût pas trouvé insensible